

Québec français



La vérité

Gilles Perron

Number 112, Winter 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56246ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perron, G. (1999). La vérité. *Québec français*, (112), 29–29.



La vérité est une chose instable ; je dirais même plus, tel un Dupont, que c'est une question de foi. Tout comme les religions doivent leur existence à la croyance indéfectible en un dieu qu'on ne saurait voir, le concept de vérité est fondé sur la conviction de celui qui croit la posséder. Ainsi tout peut devenir vrai, d'un certain point de vue.

Le monde politique tire sa cohésion de ce prisme du réel qui permet de faire valoir des vérités changeantes, de transformer les virulentes dénonciations d'un parti d'opposition en profession de foi lorsque celui-ci arrive au pouvoir. Mais il n'y a là nulle malhonnêteté puisque les politiciens sont les premiers à croire à leurs propos. Ils ont une mémoire à court terme, une mémoire très sélective : c'est le métier qui veut ça. L'homme politique n'a jamais de passé ; c'est un être profondément ancré dans le présent, qui n'a jamais dit ou fait ce dont on lui parle. C'est donc, au fond, une vision positive du monde qui est véhiculée par une telle attitude, un monde où l'individu ne peut avoir tort, d'autant plus qu'il met sa vérité au service de la collectivité, qu'elle le veuille ou non.

La vérité est malléable. Sheila Copps l'a bien compris, elle qui a naguère dilapidé l'argent des contribuables dans une élection partielle pour officialiser le reniement de sa parole. Bill Clinton, pour sa part, a bien tenté de persuader Kenneth Starr qu'il n'avait pas menti. Il a fallu, pour savoir de quel côté se situait la vérité, déterminer lequel des

deux avait la meilleure définition de la sexualité. Une version américaine du Jeu du dictionnaire, en quelque sorte... Quant à notre bien-aimé Jean Chrétien, il a une façon toute personnelle de concevoir l'usage du poivre de cayenne ; il est toujours surprenant de voir qu'on peut à la fois se vouloir un champion des droits et libertés et recevoir un dictateur comme Suharto avec tous les honneurs, niant en même temps le droit de parole à tous ceux qui auraient pu froisser la susceptibilité du monsieur. Chrétien affirme avoir agi en chef d'État responsable : est-ce vrai ?

(Ici, le lecteur pourra ajouter le personnage politique de son choix ; l'exercice est facile et reproductible à l'infini. Je lui laisse le soin de se mesurer aux Charest, Paradis, Bouchard et autres étoiles de l'Assemblée nationale.)

Le monde politique est un lieu privilégié pour la transmutation d'une vérité vile en or pur ; il n'est pourtant qu'une représentation exacerbée du besoin d'être organisé, de la nécessité pour l'être humain d'être pris en charge, même par des gens en qui il n'a pas confiance. Il nous faut des sages pour guider les pauvres brebis que nous sommes ; la

démocratie, c'est donc la possibilité de choisir son berger. Ce berger n'est plus un guide spirituel, comme il l'a déjà été, mais un chef « rassembleur », un leader « charismatique ». Désormais, le charisme de l'homme lui tient lieu d'idées : la validité de sa doctrine est aussi bien dans son verbe que dans sa coupe de cheveux. Le mensonge se trouve alors tout entier chez celui qui n'arrive pas à convaincre qu'il dit vrai.

Il n'y a pas de faits objectifs. Tout est affaire d'interprétation. Ainsi l'histoire est bien loin d'être une science exacte, puisqu'elle est forcément orientée par celui qui en fait le récit. Bien sûr, personne ne peut nier que Montcalm ait été vaincu par Wolfe sur les Plaines d'Abraham ; pourtant, ce qui est dans nos manuels d'histoire une défaite majeure, qui conditionne depuis toutes les luttes pour la survie du français, est dans les manuels canadiens-anglais une grande victoire qui permet au Canada de Trudeau ou de Chrétien d'exister. La beauté de tout ça, c'est que tout le monde a raison. La vérité n'est pas affaire de nuances : il n'y a pas de demi-vérités possibles. Prenons un homme à moitié malade, un autre un peu triste, un troisième quelque peu réjoui ; malgré les nuances, aucun n'échappe à l'adjectif qui le définit. Il n'y a qu'une façon plausible de déterminer de quel côté du discours se trouve la vérité : quand cinquante pour cent plus un croient à une chose, c'est à ce moment qu'elle devient vraie.

